

La crisis actuelle de la morale [suite]

Autor(en): **Millioud, M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **2 (1908)**

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-751119>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

rungen jederzeit von der Kommission geändert, respektive den Verhältnissen angepasst werden kann. Vorläufig wird als Prinzip aufgestellt:

- a) Die Rückvergütung soll nicht mehr als 50 % der von den Sticker-Krisenkassen selbst nachweisbar an Arbeitslose gewährten Unterstützungen betragen; auch nicht mehr als 1 Franken per Tag und total 50 Franken in einem Rechnungsjahre für die gleiche Person.
- b) Die Abrechnung mit den Sticker-Krisenkassen für die Zeit der Krisis soll monatlich erfolgen, wie auch die Beitragshöhe monatlich bestimmt werden und sich nach dem jeweiligen Notstand und nach den vorhandenen Mitteln richten soll.
- c) Die Rechnungsstellung der Sticker-Krisenkassen zuhanden des Hilfsfonds hat in einer von dessen Kommission zu bestimmenden Form zu geschehen.
- d) Den Mitgliedern der Kommission soll auf Verlangen Einsicht in die Bücher der Sticker-Krisenkassen gewährt sein, welche überdies gehalten sein sollen, dem „Hilfsfonds der Stickereiindustrie“ ihre Jahresrechnung einzureichen.
- e) Vergütungen werden nur an solche Sticker-Krisenkassen geleistet, welche volle Gewähr für richtige Verwaltung der Gelder bieten und deren Statuten sich den Bestimmungen des „Hilfsfonds der Stickereiindustrie“ soweit nötig anpassen.

Die §§ 4—7 behandeln Fragen der Verwaltung usw.

(Schluss folgt.)

BASEL.

A. SCHAEFFER.



LA CRISE ACTUELLE DE LA MORALE

(Suite.)

Dans un précédent article, j'ai essayé de définir le curieux phénomène des crises intellectuelles, d'en décrire les caractères principaux, de montrer que de nos jours, par l'effet de la division du travail mental, les crises intellectuelles se généralisent moins qu'autrefois, qu'elles peuvent être bornées à un ordre d'idées.

Mais ce peut être un ordre d'idées important, par exemple l'ordre des idées morales. Une crise des idées morales est un des phénomènes les plus étonnants de l'histoire des mœurs. Ce serait déjà quelque chose que d'arriver à en indiquer les caractères essentiels; nous saurions du moins le reconnaître, et nous aurions moins d'embarras quand il s'agirait d'en rechercher les causes et d'en prévoir les effets. Si je me borne à la description, c'est que nous ne pouvons guère faire davantage pour le

moment, à moins d'élaborer quelque nouveau système de philosophie. Or, ce que je voudrais montrer, par ces études, c'est précisément qu'on peut étudier les idées comme des faits naturels et en analyser les fonctions. Quand une idée se produit-elle? Qu'est-ce qui arrive quand elle se produit? Dans quelles conditions s'efface-t-elle?

Telles sont les questions sans lesquelles le mouvement des esprits demeure inintelligible. C'est dans cet esprit qu'il peut être utile d'étudier la crise des idées morales qui agite depuis quelques années diverses régions de l'Europe.

Les crises des idées morales sont graves parce qu'elles sont douloureuses. Elles rendent les hommes malheureux, elles aigrissent leurs rapports, elles troublent la vie sociale. Je rappelle, pour citer un exemple récent, ce qui s'est passé en Norvège lorsque l'influence d'Ibsen y devint sensible. Après qu'il eut donné la pièce intitulée "Maison de Poupée,,", les discussions devinrent si passionnées, elles prirent un tour si personnel, elles causèrent des divisions si pénibles qu'on en vint à mettre au bas des lettres d'invitation: on ne parlera pas de "Maison de Poupée,,". Rappelez-vous aussi le ton des polémiques que les ouvrages de Nietzsche ont provoquées, et celui que prennent souvent les débats contemporains sur la propriété ou sur le féminisme.

Nous nous bornons à déclarer fausses ou absurdes les idées scientifiques que nous rejetons, tandis que nous mettons un accent d'indignation ou de mépris dans nos jugements sur les idées morales que nous trouvons erronées. C'est peut-être que nous croyons déduire mieux les conséquences pratiques des idées morales que celles des idées scientifiques, et qu'il nous semble aussi, qu'elles y conduisent plus directement. Peut-être y a-t-il encore une autre explication, à savoir que nos idées morales sont davantage l'expression de notre personnalité, tandis que les idées scientifiques prennent d'elles-mêmes un caractère impersonnel. Quoi qu'il en soit, le fait est constant: ce sont des crises particulièrement douloureuses que celles des idées morales; on ne peut les comparer à cet égard qu'aux anciennes crises religieuses.

De plus elles sont générales ou le deviennent assez vite. Il y a sans doute des crises de la morale individuelle; je n'ai pas

à les considérer en ce moment; d'ailleurs la morale individuelle aboutit à l'action qui, forcément, est sociale. Mais voici ce qu'il importe de voir: la nature des choses fait que les crises de la morale sociale ne peuvent être circonscrites, bornées à un petit nombre de personnes, comme le sont parfois les crises de l'esthétique et des sciences positives. Car la morale sociale a pour objet de gouverner les rapports que les hommes ont entre eux, d'établir les règles de l'action. Or tous les hommes ont des rapports avec leurs semblables; tous sont engagés dans l'action.

De là une différence singulière entre les crises scientifiques et les crises de la morale: beaucoup de gens vivent hors de la science et l'abandonnent aux savants qui, seuls, la connaissent; mais tous les hommes vivent en société; la morale établie les touche sans distinction de culture, de fortune ni de rang; tous se ressentent de son affaiblissement ou de ses progrès.

Ce n'est pas seulement par leurs effets que ces crises deviennent aisément générales. Lorsque les opinions établies touchant le bien, le juste, l'honnête, sont ébranlées sur un point, elles le sont presque aussitôt sur d'autres. Comment se fait cette contagion du doute?

Toute morale régnante compte des adversaires de deux sortes: ceux qui rêvent de lui en substituer une autre qu'ils jugent meilleure et ceux qui voudraient l'abolir pour échapper à ses sanctions. Lisez les jugements des Pères de l'Eglise sur les vertus des païens. Ils n'y voient presque que des vices. Et même Saint-Augustin a lâché le mot: *splendida vitia*. C'est le premier cas. Ecoutez les déclamations que les ennemis de la société font entendre chaque jour: on incrimine la famille, la patrie, les institutions, les contraintes légales, les obligations morales: on supprime tout et l'on ne reconstruit rien. C'est le second cas.

Quand les liens de l'opinion publique se relâchent, ceux qui vont travailler à en consommer la ruine sont déjà tout prêts. Ils étaient à l'œuvre. On ne les voyait pas. Voilà pourquoi les crises des idées morales se généralisent. De tout temps il en fut ainsi. Entre les premiers éclats de Luther d'une part, l'orgie féroce des anabaptistes et la guerre des paysans d'autre part, il ne s'écoula pas dix années. Lorsque Genève rappela Calvin, c'était par un instinct de défense sociale. Tout le peuple comprit

que dans les circonstances où se trouvait la Cité, le rétablissement de l'unité morale était une question de vie ou de mort.

Je viens d'expliquer que les crises des idées morales tendent plus que d'autres à la dissolution de la vie commune. J'ai à montrer que nous sommes au début d'une de ces crises.

Pour prouver cette opinion, nous ne pouvons, il est vrai, nous fonder ni sur l'expérimentation, ni sur des observations semblables de tous points à celles des sciences naturelles. Mais nous pouvons faire des comparaisons tout au moins suggestives, et je pense qu'il serait légitime de raisonner par analogie si nous apercevions autour de nous, en assez grand nombre, des signes pareils aux caractères des époques de crise morale, et si nous interprétions ces analogies, non pour annoncer ce qui arrivera mais pour comprendre ce qui est, non pas même pour former des conjectures sur l'avenir prochain mais pour nous rendre compte plus clairement de la situation présente.

Voici trois symptômes, c'est à dire trois ressemblances de notre temps aux principales époques de crise morale :

Le nombre et la multiplicité des protestations qu'on élève contre la morale établie; l'échange actif d'idées morales entre des milieux fort différents; l'affaiblissement de l'autorité en matière de morale.

Je dirai quelques mots de chacun de ces symptômes.

Les protestations contre la morale reçue augmentent sans cesse. La question de quantité a ici son importance. Le nombre ne fait pas la raison, mais il fait quelquefois la force. Eh bien, comparez ce qui se passait, il y a deux générations à peine, avec ce qui se passe aujourd'hui. Vers le milieu du XIX^e siècle, dans une période d'effervescence politique et sociale, après 1848, les révolutionnaires de la morale étaient isolés. On ne comprenait pas leur but. Eux-mêmes ils ne se comprenaient pas très bien. Les utopies sentimentales de Georges Sand faisaient scandale. Les Saint-Simoniens étaient un objet de curiosité. On n'osait guère s'avouer disciple de Malthus vingt ans après sa mort. Les novateurs s'attaquaient à l'édifice politique, à l'organisation sociale, aux croyances religieuses; la morale demeurait intangible, comme l'arche dans le déluge, et tant qu'elle flottait

sur les eaux débordées, on pouvait attendre le retour de la colombe avec le rameau d'olivier.

Tout est changé. Le procès de la morale reçue est commencé, dans les livres, dans les revues, dans des journaux populaires, dans les assemblées, dans les conversations. On exige qu'elle produise ses titres, ses raisons, ce qui signifie qu'elle ne paraît plus évidente. Nous la voyons discutée avec ironie, avec haine, parfois avec mépris; nous l'entendons traiter d'hypocrite, d'égoïste, d'immorale.

La fréquence et la violence des critiques qu'on en fait, n'ont d'égale que leur diversité. Il n'y a d'accord que pour détruire. Jetez un coup-d'œil sur les grandes divisions de la morale: les uns suppriment les devoirs de l'individu et l'abandonnent à ses instincts; les autres abolissent ses droits et le livrent à la communauté; voici ceux qui rejettent l'institution légale de la famille et s'en remettent au jeu naturel des passions; voilà ceux qui élargissent la famille à la mesure du phalanstère social et confient à la collectivité l'office du nourrissement et de l'éducation des jeunes; nous vivons au milieu d'une telle confusion d'idées, qu'un tumulte de négations opposées passe pour un puissant accord, parce que ce sont des négations. Tout est remis en cause, la propriété, l'Etat, le devoir civique, la responsabilité, la liberté individuelle; tout est contesté de ce qui était naguère le signe apparent de la moralité: idées, sentiments, règles d'action. Un tourbillon plein de débris épars, voilà le tableau que nous présente, — je ne dirai pas la conscience publique — mais la mentalité de ceux qui troublent la conscience publique, qui la désagrègent et qui préparent la crise. Telles furent l'époque de la guerre de Péloponèse, celle de la décadence de l'hellénisme, celle qui précéda l'établissement du christianisme, celle de la Renaissance italienne, celle qui précéda la Réformation, la première moitié du XVIII^e siècle; telle est la nôtre.

Un second symptôme, peut-être moins connu mais également caractéristique, c'est l'échange actif d'idées morales entre des milieux fort différents. En général, les influences morales s'exercent entre des esprits plus ou moins semblables. Des habitudes, des manières de penser très opposées aux nôtres nous font sourire ou du moins nous laissent indifférents. Le misonéisme des in-

cultes, cette haine de ce qui ne leur est pas familier, est un simple cas de la tendance commune à écarter ce qui nous cause un malaise, à rejeter ce qui nous étonne, ce qui nous déconcerte, ce qui troublerait nos habitudes mentales, à repousser d'un accent qui peut aller de l'impatience à la fureur, les idées menaçantes pour le repos de notre esprit et capables de le bouleverser.

Voilà le fait ordinaire, général, constant. Or il y a des époques où le phénomène contraire se produit de façon si caractéristique, avec une telle fréquence et une telle intensité qu'il semble devenir la règle au lieu d'être l'exception. Faut-il en citer des exemples? Voyez le mépris des Grecs de la grande époque pour l'Orient et même pour l'Égypte; et voyez la curiosité malade qui saisit les Gréco-Romains de la décadence, la propagation des modes orientales, l'imitation de l'Orient dans ce qu'il a de plus oriental et de moins hellénique, son mysticisme, ses conceptions religieuses, ses terreurs devant le mystère.

Ou bien considérez l'issue du moyen-âge, et cette frénésie avec laquelle on se précipite vers les idées de ceux qu'on avait le plus combattu et méprisé, le plus avili, les Juifs, les Musulmans, les Bysantins, les hérétiques, les païens de l'antiquité. On accueille toutes les idées, on les happe sans discernement, avec une volonté de ne pas choisir; on prend tout, et surtout ce qui est étrange, la cabale et la gématrie, l'astrologie, la magie, l'alchimie. Certainement, il y eut moins de sens critique en ce temps-là, au début de la science moderne, qu'il n'y en avait eu au XIII^e siècle.

Il serait aisé de multiplier les exemples. Dans l'intervalle de la paix d'Utrecht et de la guerre de succession d'Autriche, entre 1713 et 1740, nous voyons s'établir entre la France et l'Angleterre un double courant ininterrompu d'idées et d'influences par des livres, par des traductions, par des recueils périodiques. Il se fait une pénétration réciproque intense dans l'ordre intellectuel, phénomène bien curieux quand on songe, que ces deux nations étaient opposées par la religion, par le régime de gouvernement, par les intérêts politiques et commerciaux, par les mœurs, qu'elles s'étaient fait une guerre acharnée jusqu'en 1713 et que, sauf quelques intervalles de paix, elles allaient se trouver aux prises de nouveau de 1740 jusqu'en 1815!

Ainsi, bien souvent, l'approche ou le début des grandes crises morales est signalé par un changement caractéristique dans la circulation des idées; c'est comme le renversement d'une fonction organique, ou comme la substitution de l'association par contraste à l'association par ressemblance dans le mécanisme d'un esprit. Et en effet, les spécialistes de la psychologie individuelle ont signalé à plus d'une reprise des troubles dus à un défaut de synthèse soit dans la perception externe, soit dans le jeu de l'idéation ou des impulsions motrices. Chacun de nous est une société en raccourci et doit, pour vivre, équilibrer et organiser ses idées, ses tendances, ses instincts, comme une nation doit organiser ses forces matérielles et morales pour prospérer et jouer son rôle dans le monde.

Mais je craindrais de presser cette analogie dont on a trop souvent abusé. Il me suffira de constater que le changement de la circulation des idées dans l'esprit public, avant les crises, est de telle nature, que le public réserve sa faveur pour les conceptions bizarres, ou du moins pour ce qui est étranger à ses habitudes mentales, à son système intellectuel, au lieu de rejeter, comme à l'ordinaire, ce qui le déconcerte et de n'accueillir que ce qui est vraisemblable, c'est à dire semblable à ce qui lui paraît vrai.

Pour montrer que nous sommes à pareille époque, il faut examiner, si ce caractère est aujourd'hui général ou exceptionnel. Nous n'avons point de statistique des idées. Mais nous avons deux moyens d'y suppléer, quoique imparfaitement. C'est, en ce qui concerne le public cultivé, de rechercher à quels auteurs il s'est en quelque sorte livré, quels écrivains l'ont séduit, et c'est, pour la masse, de voir si les cadres traditionnels la retiennent encore ou s'il se forme de nouveaux groupements, de nouveaux partis intellectuels et moraux.

Or ces deux enquêtes, que je ne puis même résumer, nous conduisent à une seule et même conclusion. Dans de nombreux cercles du public, et fort étendus, le mode de circulation des idées morales est celui des périodes de crises.

Ce phénomène est plus visible dans les pays où les opinions sont libres et où l'on aime à les exprimer, en France ou dans

certaines régions de la Suisse. Mais le croire limité à ces contrées serait très probablement une erreur.

Je me pose cette question : dans ces derniers vingt ans, a-t-on vu des écrivains qui se soient fait un empire sur l'opinion, comme Chateaubriand et M^{me} de Staël au commencement du XIX^e siècle, qui aient mis leur empreinte sur la jeunesse, comme Renan et Taine entre 1860 et 1880, dont l'influence enfin se remarque au nombre de leurs imitateurs, à certaines devises passées en proverbe, à certains personnages de leur création qui survivent dans l'imagination du public ? Je trouve un Russe, Tolstoï ; un Norvégien, Ibsen ; un Allemand, Nietzsche, fort différents les uns des autres, mais également et entièrement révolutionnaires, parce que leur action séparée a eu cet effet commun d'insurger les consciences, de désolidariser les volontés, d'armer l'individu contre l'arbitraire des conventions et l'hypocrisie des mœurs, mais aussi de l'enfermer en lui-même où il n'a trouvé la plupart du temps que l'ennui, dans une solitude plus lourde et plus meurtrissante que les chaînes dont on l'avait affranchi.

Et si je regarde les groupements moraux, dans la même période, les associations, les sectes, les ligues, en un mot la formation des collectivités qui ont pour but la défense de quelque intérêt moral théorique ou pratique, je vois d'abord que ces groupes se sont multipliés, ce qui est un signe de la curiosité croissante, de la ferveur passionnée que beaucoup de personnes apportent à l'étude des problèmes moraux ; mais je vois aussi que ces groupements se forment en opposition réciproque et surtout se constituent hors des cadres traditionnels. Ici encore, pour comprendre, il faut comparer les extrêmes. Au XIII^e siècle, par exemple, en devenant membre d'une corporation, on devenait un organe de la vie municipale ; en s'affiliant à un ordre monastique, on se distinguait du clergé séculier et des laïcs, mais on n'en était que plus pieusement fils de l'Eglise. Les cercles sociaux étaient, si je puis dire ainsi, compris les uns dans les autres ; en s'agrégeant à l'un d'eux, on s'unissait par lui à tout un ensemble.

Aujourd'hui, plus on s'associe et plus on se divise. Le fractionnement des partis politiques n'est qu'un exemple de ce qui arrive dans tous les ordres de la vie morale. Et les groupes tendent à devenir autonomes ; chacun d'eux s'efforce de se com-

pléter et de se suffire ; voyez ce qui arrive même dans le parti socialiste, celui de tous qui a les vues les plus systématiques et aussi les ambitions les plus vastes, puisqu'il se répand par delà toutes les frontières. Eh bien, dans ce parti, les organisations syndicalistes, c'est à dire professionnelles et particulières commencent à s'élever contre l'organisation politique, c'est à dire générale et commune. Il y a là en perspective une des plus intéressantes évolutions que nous puissions nous promettre d'observer dans les dix ou vingt prochaines années.

En y réfléchissant, on verra, que ce qui arrive dans la formation des groupes est semblable à ce que nous avons constaté en parlant des influences littéraires : le mode de circulation des idées a changé.

Dans la grande époque féodale, sous la monarchie absolue, et plus près de nous au temps où l'on a mis en œuvre la déclaration des droits de l'homme, les institutions et les associations ont été comme des réalisations partielles et progressives d'une pensée commune, d'un principe politique, religieux, social, dont on cherchait à exprimer les multiples aspects dans toute leur variété. Il n'y a pas aujourd'hui de principe commun par lequel on puisse expliquer les nouveaux groupements.

C'est donc une erreur de parler de la crise actuelle et des crises en général comme du choc violent de deux courants opposés ; en réalité, la crise est terminée ou bien près de se terminer, quand les groupements se ramènent à deux ou trois grands partis ; car le combat décisif ne tarde pas, et aboutit à une victoire durable ou à un balancement régulier des forces. Telle n'est pas aujourd'hui la situation ; c'était je crois Stilpon qui soutenait que rien n'est fixe dans l'humanité, ni durable, hormis les mots ; eh bien, les mots nous font prendre le change sur la réalité. On répète souvent que nous nous débattons dans un conflit mortel entre "la,, libre pensée et "le,, conservatisme religieux, entre "le,, collectivisme et "le,, libéralisme, entre l'autorité de la conscience morale et l'égoïsme des passions. On a mal regardé. Si c'était là ce qui se passe, il n'y aurait point de crise. Ce qui se passe, c'est une dislocation des anciens cadres sans formation nouvelle de cadres généraux. La situation morale

dont nous sommes menacés, est analogue à la situation politique de l'Europe après la chute de l'Empire romain, quand il n'y avait que des souverainetés locales.

Que devient l'autorité en tout cela? A-t-elle disparu? Comment exerce-t-elle son action d'arrêt? — L'affaiblissement de l'autorité est le troisième symptôme de crise morale que j'ai signalé. Il faut en dire quelques mots.

L'autorité en matière de morale, l'autorité morale est un pouvoir d'une nature très particulière; elle a ce double caractère de n'exister que par la volonté de celui sur lequel elle s'exerce, et de lui demeurer, cependant, extérieure. Dès qu'il y a contrainte matérielle, il n'y a plus autorité morale: le maître qui punit sa classe prouve à la fois qu'il est "le maître,, et qu'il n'a pas été "maître,,. Cependant il y a contrainte: le maître obtient de ses élèves des efforts qu'ils n'auraient pas tentés d'eux-mêmes.

L'autorité morale est une véritable fonction, d'une importance capitale, qui apparaît dès qu'une société s'organise. Elle prend diverses formes, mais quoiqu'on en ait dit, elle a toujours un caractère personnel, tantôt concentrée entre les mains d'un seul homme, dans les théocraties, tantôt exercée par un corps constitué; quelquefois anonyme, représentée sur tous les points du territoire par un certain nombre de citoyens, inspirés du même esprit, animés d'intentions semblables, et qui forment en quelque sorte la conscience d'une nation.

Cette autorité morale a-t-elle disparu? Nullement. Il suffit d'avoir observé un mouvement d'opinion, une grève, une élection, pour se rendre compte, que l'autorité morale n'a pas disparu, qu'elle ne peut disparaître, qu'elle résulte du jeu naturel et nécessaire des rapports sociaux.

Seulement il ne faut plus la chercher où elle était. Elle s'est déplacée. Elle s'est morcelée. Ce qui a disparu, c'est son unité d'action. Il n'y a plus que des souverainetés locales, et les souverains se font la guerre. La cohésion des esprits, la similarité de mœurs tendent à s'établir dans chaque groupe par la crainte du blâme qui est le sentiment de l'autorité morale à son plus bas degré, et aussi par le respect, qui en est le degré supérieur. Mais elles tendent à cesser dans l'ensemble. Et les intérêts du groupe tendent à prévaloir dans les appréciations morales. On

loue et l'on blâme autant que jamais dans chaque groupe; on canonise et l'on excommunie. Mais d'un groupe à l'autre on ne loue plus et l'on ne blâme plus les mêmes sentiments ni les mêmes actions.

Une dislocation, une divergence croissante des influences morales, voilà en quoi consiste l'affaiblissement de l'autorité.

Ce symptôme confirme les deux autres. Qu'ils aillent tous les trois en s'aggravant et nos neveux assisteront à une véritable décomposition sociale, sous les dehors d'une civilisation matérielle éblouissante. Quelles en sont les suites, l'histoire nous l'apprend. L'agonie du monde ancien, qui, à distance, nous semble tragique, ne le fut point en apparence. Depuis les Antonins, la vie était plus douce; les barrières nationales étaient tombées; l'unité politique du monde civilisé était consommée dans l'immense majesté de la paix romaine. Mais les âmes s'effritaient. Le règne de l'humanité était venu et il n'y avait plus d'hommes; il n'y avait plus d'hommes, parce qu'il n'y avait plus de liens entre les hommes, plus d'inspiration commune, plus de convergence des forces morales.

Nous sommes au début d'une crise morale dont la nature est toute pareille. Nous ne savons, s'il en résultera de pareilles conséquences. Mais il est intéressant de voir par l'exemple du passé, comment une crise morale se termine, quand rien n'en change le cours et qu'elle va jusqu'à ses dernières conséquences.

Nous assisterions alors à des explosions de mysticisme, auprès desquelles les imaginations de nos théosophes, de nos spirites et de nos thaumaturges sembleraient de la froide raison. Nous verrions de ces prodiges d'insouciance et de frivolité qui nous frappent encore de stupeur dans les fastes de la décadence romaine. Les différences des hommes seraient hors de mesure. Les extrêmes du vice et de la vertu se produiraient devant nous, et nous perdriions jusqu'à la faculté de les reconnaître.

Nous passerions par les phases de la régression morale: les ennoblissements délicats de l'esprit, le parfum de l'âme s'évanouissant d'abord; puis les habitudes simples et droites disparaissant, à mesure que les vieux instincts assoupis se réveilleraient, déchaîneraient leurs convulsions dans une orgie de corruption et

de férocité, et réduiraient enfin l'âme humaine, toute tremblante d'épuisement, à ce degré d'apathie bestiale où elle attendrait la dissolution suprême comme la suprême ressource de son dégoût.

C'est là le cas extrême. Il est superflu de rappeler toutes les différences de notre monde au monde antique. Mais aussi, nous ne pouvons raisonner avec un peu de sûreté sur la crise morale actuelle, que si nous connaissons le phénomène à tous ses degrés d'évolution. Il y a des crises de décadence et des crises de croissance, c'est à dire, en définitive, des crises dont on a guéri. Qu'il nous suffise, en attendant mieux, d'avoir reconnu dans les unes et dans les autres des faits naturels, sujets à des lois qu'il faut chercher et trouver avant de prétendre à aucune prise sur le mouvement des idées.

LAUSANNE.

M. MILLIoud.



DER EINFLUSS DES HÖHEN- KLIMAS AUF DEN MENSCHEN.

Es dürfte in unseren Gegenden nur wenige Menschen geben, die nicht an ihrem eigenen Leibe die wohltuende Wirkung eines Gebirgsaufenthaltes verspürt hätten. In hellen Scharen wandern alljährlich in den Sommermonaten und seit einer Reihe von Jahren auch zur Winterszeit die Tieflandbewohner, vorwiegend die Städter, in unsere Hochtäler. Wir folgen hierin nicht einer zufällig und willkürlich entstandenen Mode, wie so oft in anderen Dingen, sondern der gebietenden Stimme einer tausendfachen Erfahrung, welche uns in jenen Höhen Erfrischung und Stählung von Körper und Geist verspricht, und da mit den steigenden Anforderungen des modernen Kulturlebens und der stets zunehmenden Raschlebigkeit das Bedürfnis nach Ruhe und Erholung sich öfter und intensiver geltend macht, nimmt die Zahl der Gebirgsfahrer stetig zu.

Freilich, ein Aufenthalt in der freien Natur auch im Tieflande bringt dem Ermüdeten die ersehnte Erholung; es ist aber eine Erfahrung des Alltagslebens, dass ein Gebirgsaufenthalt eine in-